



Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre
sur notre site.

à son amie Silvia Hamilton avant de quitter le sol américain au printemps 1943, qui les a confiés au Morgan Library & Museum, à New York. Ils sont reproduits ici à l'identique, en intégralité, dans ce volume commenté par Alban Cerisier et Delphine Lacroix. Avec des nouveautés.

« Certains feuillets avaient été conservés par Consuelo, l'épouse de Saint-Ex », explique Alban Cerisier. « Ces dessins et ces feuillets manuscrits ont été retrouvés. Ce sont d'ailleurs davantage des proto-manuscrits, antérieurs au manuscrit tel qu'on le connaissait jusqu'à aujourd'hui. Et c'est ça qui est précieux dans notre travail de mise au jour des manuscrits et des pièces authentiques liées à la genèse du texte : on est au plus près des intentions de l'auteur. Dans un feuillet, il parle des métiers, tous réunis sur une seule planète, où il distingue les métiers stupides et les métiers nobles. L'allumeur de lampadaire, comme il l'appelle ici et qui deviendra l'allumeur de réverbère, fait un métier gentil, alors que ceux du bourreau ou de l'inventeur sont stupides. Cette partition des métiers est très significative parce que, pour Saint-Exupéry, il y a des activités humaines qui sont encore porteuses de sens. »

Alban Cerisier a toujours été intrigué par l'extraordinaire ampleur, l'extraordinaire audience de ce petit livre et sa capacité à atteindre une sorte d'universalité. « Quand un livre s'adresse à ce point au monde entier, forcément, moi, ça m'interroge. C'est ça qui m'a attiré vers le *Petit Prince* et vers Saint-Exupéry, un immense styliste, qui fait la preuve de son homogénéité d'homme d'action et d'homme de parole. Et si le *Petit Prince* parle encore aujourd'hui au monde, c'est qu'il fournit, par son caractère fabuleux et mythique, des clés de compréhension et d'analyse du monde actuel. »

Pour Michel Bussi, qui a écrit en 2021 *Code 612. Qui a tué le Petit Prince ?*, « la force des contes en général, du *Petit Prince* en particulier, c'est que chacun peut y voir des choses différentes. C'est un livre de consolation : il parle de la disparition, de l'absence, de la mort, il a

une dimension mystique, sa première force, c'est de parler du vide. C'est aussi un livre de devoir, beaucoup l'aiment parce que c'est un livre moral : on ne doit pas voir qu'avec les yeux, mais bien avec le cœur. Mais si ce n'était qu'un conte moral, ce ne serait pas une œuvre littéraire. Il comprend aussi une part de mystère, un hymne à la liberté. C'est encore un livre profondément désespéré. »

« Un démenti assez violent du réel »

Le Petit Prince est un livre illustré, simple, qui se développe par des dialogues et par l'image. « Par la simplicité, la pureté de son texte, la puissance émotionnelle qu'il dégage et le dessin comme voie de transmission, c'est un peu le livre de transmission parfait », lance Alban Cerisier. Mais n'est-il pas incroyablement naïf ?

Alban Cerisier : « Alors, tout est naïf. C'est au contraire un livre qui ne ment pas sur la part absurde de nos existences, ni sur la part de désolation que chaque existence contient, notamment dans l'expérience du deuil ou de la séparation. Et c'est un livre aussi qui est exigeant d'une certaine façon par la morale qu'il porte, quand il dit que l'essentiel est invisible pour les yeux et qu'on ne voit bien qu'avec le cœur. C'est quand même un démenti assez violent du réel. »

Michel Bussi : « Pour certains, ce livre est agaçant parce qu'ils le trouvent bien-pensant et moralisateur. Pour d'autres, c'est tout l'inverse : sous des allures de conte moral, c'est profondément mélancolique, triste et déprimé. Et on n'oubliera pas la dimension universelle : ça parle d'écologie, d'étoiles, de désert, de rose. La force du *Petit Prince* découle de l'extrême simplicité des symboles. Il peut parler à la Terre entière parce qu'il est d'une simplicité et d'une universalité redoutables. Ça va bien au-delà des aquarelles pastel de Saint-Exupéry et du merchandising qui va autour. Le *Petit Prince* est une œuvre profondément dramatique. Et Saint-Exupéry dégage un message humaniste et universel qui est le bienvenu dans cette période d'individualisme et de repli. »

La fantasmagorie de Sfar

Avant de dessiner un mouton, Antoine de Saint-Exupéry avait croqué un boa qui digère un éléphant. Mais le *Petit Prince* n'en a pas voulu. L'image était trop dangereuse et trop encombrante. Joann Sfar fait tomber le *Petit Prince* de son étoile pour qu'ils puissent se parler en vrai, qu'ils regardent ensemble le soleil se coucher quarante-quatre fois sans devenir tristes.

La fantasmagorie de Sfar envoûte la rose d'une féminité miraculeuse. L'artiste allume cinq cents millions d'étoiles dans ce rêve graphique où l'absurde habite chaque page, où les fleurs, les montagnes, le serpent, le renard parlent de la condition humaine car l'essentiel est invisible pour les yeux. D'un coup de crayon poétique, l'auteur nous emmène là où le *Petit Prince* est apparu sur Terre. DA.CV.

La rêverie d'Hugo Pratt

Le 31 juillet 1944, dans le ciel de la Méditerranée, au large de Marseille, Antoine de Saint-Exupéry rencontre le *Petit Prince*, orphelin de son mouton. A 6.500 mètres d'altitude, la tête dans un troupeau de nuages, le romancier tente d'oublier la folie de la guerre. Hugo Pratt dessine son dernier rêve, tandis qu'un avion de la Luftwaffe le prend en chasse et s'apprête à l'envoyer à la baïlle.

Du sable plein les yeux et la tête, Saint-Ex revit le crash dans le désert de Libye, dix ans plus tôt. De cet accident naîtra l'illumination de la rencontre originelle avec le *Petit Prince*. Au cours de ce dernier vol, Hugo Pratt met de l'aquarelle dans la légende d'Antoine de Saint-Exupéry. Il ouvre les portes aux souvenirs pour nous emmener sur l'inaccessible étoile, perdue dans les cieux, tout là-haut où le *Petit Prince* se confond avec son créateur. DA.CV.

ROMAN



Philip & moi
★★★★☆
COLOMBE SCHNECK
Stock
352 p., 22 €

« Les personnages lisses sont un peu ennuyeux, non ? »

« Philip & moi » n'est pas un livre de dévotion aveugle de Colombe Schneck envers un écrivain qu'elle admire : elle rend Philip Roth étonnamment humain.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Esther, 19 ans, est jeune fille au pair chez Francine du Plessix, dans le Connecticut, pendant l'été 1991. Elle observe la journaliste américaine d'origine française, qui est obsédée par son voisin, l'écrivain Philip Roth. Des années plus tard, elle retourne aux États-Unis et enquête sur ces personnages, qui sont morts depuis. En virevoltant entre les souvenirs d'Esther et son enquête actuelle, Colombe Schneck rend hommage à celui qu'elle estime être un des plus grands écrivains de notre temps. Et parvient à passer au-dessus de sa stature pour approcher l'homme Roth.

Est-ce un livre sur Philip Roth, sur Francine du Plessix, sur Esther, la narratrice, ou sur vous ?

On écrit toujours sur soi, non ? De toute façon, l'autrice fait ce qu'elle veut. Philip Roth, c'est mon écrivain, mon panthéon, mon héros. Il venait de mourir et je voulais passer du temps avec lui. Donc le relire, rencontrer ses amis, ses proches, reprendre ses archives, sa correspondance, ses manuscrits inédits, voir les lieux où il a été. Dans sa biographie par Blake Bailey, j'ai retrouvé cette femme française que j'avais brièvement rencontrée à New York, Francine du Plessix, qui a été sa voisine dans le Connecticut. Une femme belle, séduisante, intelligente. Ils ont été amis, puis il l'a détestée pendant 40 ans. Il l'accusait d'avoir rédigé une lettre anonyme l'accusant de coucher avec je ne sais qui et d'avoir inspiré le livre de l'actrice Claire Bloom, sa seconde épouse, qui laisse entendre que Roth a une sexualité perverse, noire, et l'écrivain est persuadé que ce livre lui a coûté le Prix Nobel de littérature. Cette histoire n'avait pas encore été racontée. Je tenais donc un sujet. Et puis, je ne peux pas imaginer un livre sans matériel autobiographique, il fallait une observatrice de cette histoire, et c'est Esther.

Entre Esther et vous, Colombe Schneck, il y a des tas de convergences.

J'utilise une autre leçon d'écriture de Philip Roth, c'est de prendre un matériel autobiographique et puis de le transformer. C'est lui qui montre comment, en déplaçant sa biographie, on peut faire quelque chose qui ressemble à de la littérature. J'ai suivi ses conseils, tout simplement.

Mais vous la déboulonnez quand même, la statue de Philip Roth.

Non. Roth est mon héros et je le découvre en être humain, à travers ses amitiés, sa correspondance, ses archives, ses manuscrits inédits. Quand on admire quelqu'un, une œuvre, on voudrait le mettre au-dessus de tout, mais Roth n'est pas un dieu, c'est un être humain avec sa petitesse, sa cruauté, ses obsessions, ses désirs, son besoin de contrôle, son égoïsme, sa sexualité...

Vos personnages sont pétris de contradictions.

Ce sont de très bons personnages, je me suis beaucoup amusée à écrire ce livre. Je savais que j'avais face à moi de très bons personnages très romanesques, parce qu'ils ne sont pas trop bons. Je n'aime guère les personnages lisses et les jeunes femmes charmantes, ils sont un peu ennuyeux, non ?



Avec le titre du livre, on s'attend à une hagiographie de Roth, mais on assiste à autre chose : à de l'humanité.

Je suis d'abord une lectrice, et une lectrice de Philip Roth. Sa leçon, c'est que la vie n'a pas de sens. La grande fiction américaine, le cinéma américain veulent qu'il y ait un sens, que le bien et le mal se battent et que le bien gagne. Lui, il dégomme tout ça. Cette inimitié entre Roth et Plessix n'a pas de sens, ils s'empêtrent l'un et l'autre dans cette haine qui est ridicule. Ils auraient pu s'ignorer, mais non. On va tous dans des endroits où on ne devrait pas aller. C'est le seul sens de l'histoire. Philip Roth s'est demandé longtemps pourquoi il était resté avec sa première épouse, qui était alcoolique, violente, menteuse et l'empêchait d'écrire. La seule chose qu'il a pu conclure, c'est que cette femme avait été un merveilleux professeur de littérature. La seule chose qu'on peut dire de ce qui nous arrive de plus ou moins catastrophique, c'est qu'on apprend la vie, qu'on apprend la littérature.

Vos personnages sont passionnés, mais votre écriture reste sans pathos.

Je viens d'une classe sociale bourgeoise et j'ai du goût pour la sobriété, la simplicité. J'aime les émotions, mais je crois que j'y arrive par quelque chose de très simple.

Même pour évoquer la sexualité.

C'est important de parler de sexualité. J'ai compris que la seule façon de parler de Philip Roth c'était de prendre de la distance, de décrire l'acte sexuel sans émotions, sans pathos, pour faire naître une certaine sensualité, en tout cas je l'espère. Qu'est-ce que c'était d'être un homme et une jeune femme au XX^e siècle. Dans quelle situation on était, nous les jeunes femmes du XX^e siècle, face à des hommes qui ne s'empêchaient pas, pour qui le désir sexuel était impérieux et la jeune femme finalement un objet. J'ai été cette jeune femme, Esther a été cette jeune femme et avec l'infini respect et admiration que j'ai pour l'écrivain qu'était Roth, dans la vie, c'était un homme qui ne s'empêchait pas avec les femmes. Je ne règle pas mes comptes, mais j'observe pour voir comment on se comportait et comment les choses ont changé aujourd'hui.

Colombe Schneck : « La seule chose qu'on peut dire de ce qui nous arrive de plus ou moins catastrophique, c'est qu'on apprend la vie, qu'on apprend la littérature. » © PATRICE NORMAND.

Philip Roth est mon héros et je le découvre en être humain



Le Petit Prince
★★★★☆
JOAN SFAR
ET ANTOINE
DE SAINT-
EXUPÉRY
Gallimard
Jeunesse
109 p., 21 €



Saint-Exupéry - Le dernier vol et autres récits
★★★★★
HUGO PRATT
Casterman
320 p., 33,47 €



Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages
de ce livre sur notre site.